

MÉMOIRE  
SUR  
UN PARCHEMIN GREC  
DE PROVENANCE ÉGYPTIENNE,

PAR  
M. HENRI WEIL.

---

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,  
TOME XXXI, 2<sup>o</sup> PARTIE.

---

L'administration du Louvre achète de temps en temps des lots de débris de manuscrits tirés du sol de l'Égypte. Parmi les dernières acquisitions de cette espèce, je viens de trouver un parchemin qui contient des vers grecs; mais, j'ai hâte de le dire, ces vers n'étaient pas inconnus; ils se lisent dans les *Oiseaux* d'Aristophane: on n'a pas toujours la bonne fortune de découvrir du nouveau. Cependant, par les leçons qu'il offre, soit qu'elles s'accordent avec les leçons de nos manuscrits, soit qu'elles s'en écartent, par les scholies marginales, par la disposition graphique même, ce texte ne laisse pas d'offrir quelque intérêt.

Le parchemin en question est un feuillet ou, pour parler plus exactement, un fragment de feuillet qui avait fait partie d'un livre, je veux dire d'un livre proprement dit, non d'un rouleau. Il a été trouvé dans le Faïoum, à Médinet-el-Farès, l'antique Arsinoé. Les fouilles pratiquées par les indigènes dans

les mêmes lieux avaient déjà mis au jour d'autres textes littéraires. On possède à Berlin plusieurs feuilles de l'*Hippolyte* d'Euripide, dont M. Kirchhoff a récemment rendu compte. Un récit tiré de la *Μελαρίππη δεσμῶτις* d'Euripide a été publié par M. F. Blass avec ma collaboration. Le même savant a trouvé une bande de parchemin, malheureusement très étroite et par là même inintelligible, découpée en long dans un manuscrit des Odes de Sapho. Quelques débris de Théocrite seront publiés prochainement. On peut croire que les manuscrits auxquels appartenaient ces fragments avaient fait partie de la bibliothèque d'un couvent qui a dû se trouver en ces lieux. On possède au Louvre un document dont M. Revillout a bien voulu me donner connaissance : c'est le fragment d'un contrat en faveur du monastère de Saint-Kolouthos ou Kollouthos; l'orthographe varie pour le nom de ce martyr, comme pour celui du poète de Lycopolis, l'auteur de l'*Enlèvement d'Hélène*. Aucun des manuscrits que je viens d'énumérer, et auxquels j'aurais pu en ajouter d'autres encore, ne semble avoir été écrit plus tard que le vi<sup>e</sup> siècle. Admettons qu'il en soit de même du nôtre; il serait ainsi d'au moins cinq siècles plus ancien que le plus ancien manuscrit connu d'Aristophane, le *Ravennas*, que l'on croit du xi<sup>e</sup> siècle.

Voici maintenant en quel état se trouve le fragment. Le parchemin est très mince, au point que l'écriture se voit au travers. Le feuillet est déchiré de manière que la partie inférieure de la marge extérieure et le coin extérieur d'en bas sont seuls restés intacts; en haut, c'est au contraire la marge intérieure, légèrement entamée, qui subsiste. Il en résulte que sur le recto le commencement des premières lignes est conservé. D'abord peu nombreuses, les lettres vont en augmentant à mesure que l'on descend, ensuite leur nombre diminue de nouveau, mais c'est le commencement des lignes qui fait de plus

en plus défaut. Le contraire a lieu sur le verso. Si l'on complète en idée le rectangle partiellement conservé, on n'a pas encore le feuillet tout entier; le haut du feuillet, à peu près le quart, a disparu complètement. Dans la partie conservée même, il y a plusieurs déchirures intérieures.

Quand le feuillet était complet, il contenait ce qu'on appelle la deuxième parabase des *Oiseaux*, avec la fin de la scène précédente et le commencement de la scène suivante. Aujourd'hui les vers 1057-1085 et 1101-1127 s'y lisent plus ou moins fragmentairement. Les lignes sont serrées; il y en avait quarante et une ou quarante-deux par page. L'écriture, en onciales carrées, était régulière et distincte; aujourd'hui beaucoup de lettres sont plus ou moins effacées. Le Ψ a la forme d'une croix; je ne sais si, dans l'état actuel de la paléographie, ce détail peut fournir un indice chronologique. Les mots ne sont pas séparés; cependant on distingue un certain nombre d'accents et d'apostrophes; je crois qu'ils étaient régulièrement marqués et que la dégradation du manuscrit empêche de les voir partout. Une petite barre placée en dessous du commencement de la ligne (*παράγραφος*) indique le changement d'interlocuteur. Quand un autre personnage prend la parole au milieu d'un vers, le copiste continue la même ligne. Dans le fragment de l'*Hippolyte* d'Euripide, écrit moins économiquement, une autre ligne commence en ce cas.

Les lignes ne commencent pas toutes au même endroit. On voit encore en haut du recto les trois premières lettres d'un trimètre iambique, ΘΥC (v. 1057); viennent ensuite les vers lyriques de la strophe; ces petits vers commencent un peu plus à droite; mais bientôt le mètre change; aux spondées, dans lesquels les oiseaux affirment solennellement leur nouveau pouvoir souverain sur le monde, succèdent des *cola*

péoniques, d'un mouvement agile et dansant, conforme à la véritable nature des oiseaux. Ces *cola*, qui sont plus longs, commencent au même point que les trimètres. Ensuite le poète revient aux petits vers spondaïques, et les lignes rentrent de nouveau. Plus loin, les longs tétramètres trochaïques sortent encore plus que les trimètres. Les métriciens anciens (nous le savons par les scholies d'Aristophane) appelaient *εἴσθεσις* le renforcement des lignes, et le contraire *ἔκθεσις*<sup>1</sup>. Le fameux palimpseste de Plaute qui est à Milan offre des exemples de la même disposition graphique.

J'arrive aux leçons de notre parchemin. Elles s'accordent en général avec celles de nos plus anciens manuscrits, mais non toujours. Je relève d'abord les plus importantes, celles qui peuvent servir à la constitution du texte. Dans l'*Epirrhema*, les oiseaux parodient les proclamations faites récemment par le peuple d'Athènes au sujet de la mutilation des Hermès et de la profanation des mystères d'Éleusis : on avait mis à prix la tête des impies. C'est ainsi que le chœur des oiseaux promet une récompense d'un talent à quiconque tuera un certain Philocrate, qui était marchand d'oiseaux, et quatre talents à qui l'amènera vivant. Voici les vers :

Ἦν ἀποκτείνῃ τις ὑμῶν Φιλοκράτη τὸν Στρούθειον,  
Λήψεται τάλαντον· ἦν δὲ ζῶντ' ἀγάγη, τέτ' ἴαρα.

Le deuxième vers est faux : il y faudrait une syllabe brève de plus. Louis Dindorf a proposé *ἦν δὲ ζῶν τις ἀγάγη*, et cette conjecture a été admise à l'envi par les derniers éditeurs. L'accusatif *ζῶν*, de *ζῶς*, n'est attesté que par des grammairiens ; nos hellénistes n'ont pu résister à la tentation de l'introduire

<sup>1</sup> Voir C. Thiemann, *Heliodori colometria Aristophanea*, Halle, 1869; — O. Hense, *Heliodorische Untersuchungen*, Leipzig, 1870.

dans un texte poétique. Ils se sont trop hâtés. Je lis dans notre parchemin : ἦν δὲ ζῶντ' ἀπαγάγη. Il est vrai que je ne puis garantir absolument la lettre Π, dont le jambage horizontal est effacé; je ne doute cependant pas de cette leçon. L'omission de ΑΠ avant ΑΓ s'explique très facilement, et, d'un autre côté, la locution ζῶντα ἀπάγειν est conforme à la langue judiciaire d'Athènes. On connaît le terme usuel ἀπαγωγή. Démosthène cite dans son discours contre Aristocrate (§ 30) la loi qui permet de tuer les meurtriers ou de les trainer devant le magistrat : ἀποκτείνειν καὶ ἀπάγειν, et dans le discours contre Timocrate (§ 113), en se référant à une loi relative aux vols commis de nuit, il se sert des termes καὶ ἀποκτεῖναι καὶ ἀπαγαγεῖν. De même, dans Aristophane : ἦν ἀποκτείνῃ τις et ἦν δὲ ζῶντ' ἀπαγάγη. Ici notre parchemin a donc raison contre tous les autres manuscrits et toutes les éditions.

Un peu plus bas, la plupart de nos manuscrits, et particulièrement les meilleurs et les plus anciens, ainsi que le Lexique de Suidas, donnent le vers 1081 écrit ainsi :

Εἶτα Φυσῶν τὰς κίχλας δείκνυσι πᾶσι καὶ λυμáίνεται.

Le mot πᾶσι est une glose qui gâte le mètre et que les éditeurs ont supprimée avec raison; ce mot ne se trouve pas dans notre parchemin. Au contraire, l'avant-dernier vers de la strophe (v. 1069) est incomplet dans nos manuscrits. On y lit :

Ἐρπετά τε καὶ δάκεθ' ὅσαπερ.

Les derniers éditeurs insèrent πάντ' après δάκετα, suivant une conjecture de Dissen. Cette conjecture est, jusqu'à un certain point, confirmée par notre manuscrit. Il est vrai que la fin du vers n'y est plus lisible : après ΔΑΚΕΤΑ il y a un trou

et ensuite des lettres effacées. Cependant je crois distinguer un O dont la place indique un texte plus complet que celui de nos manuscrits.

Il faut dire qu'en d'autres endroits la leçon de notre manuscrit ne vaut pas mieux que celle des autres. La fin de la strophe ne répond pas à la fin de l'antistrophe. Le mètre ne s'est conservé intact que dans cette dernière; il s'est altéré dans la strophe, et il l'est déjà sur notre parchemin. C'est par suite de cette faute très ancienne que le dernier vers de la strophe se trouve divisé en deux, et que le morceau compte quatorze lignes au lieu de treize. D'ailleurs la division traditionnelle des vers est bonne et incontestable.

Le nom du personnage principal a déjà sur notre parchemin la forme Πεισθέταιρος, composé contraire à l'analogie, et dont il est impossible de rendre compte. Les éditeurs ont pensé à Πισθέταιρος, à Πειπέταιρος, à Πειθέταιρος. Le premier de ces trois noms ne conviendrait pas à notre personnage, lequel n'est pas un ami fidèle, mais les deux autres désigneraient très bien son caractère. C'est en effet un beau parleur, une langue persuasive, capable de donner un tour spécieux aux plus folles chimères. Nous connaissons bien le personnage, qui est de tous les temps, mais nous ne savons au juste le nom que le poète athénien lui donna.

Aux vers 1063 et suivants, si le texte est altéré, comme en jugent les derniers éditeurs, qui l'ont modifié, il faut dire que l'altération se trouve déjà sur notre parchemin. Voici, en effet, ce qu'on y lit :

ΚΤΕΙΝΩΝΠΑΜΦΥ[λων γένναν]

ΘΗΡΩΝΟΙΠΑΝΤ'ΕΝ[γαία]

ΕΚ ΚΑΛΥΚΟCΑΥΞΟΜΕΝ[ον γένυσι πολυφάγοις]

ΔΕΝΔΡΕCΙΝΤ[Ε]ΦΙΖΟΜΕΝ[α καρπὸν ἀποβόσκειται].

Les manuscrits connus portent ἐφεζόμενα; c'est la seule dilférence à noter, car δένδρεσιν pour δένδρεσι n'est qu'une négligence de copiste, et il faut probablement en dire autant de αυξομεν pour αυξανομεν. Dans ce texte, il y a désaccord entre le relatif οἱ, qui est au pluriel, et le verbe ἀποβόσκειται, qui est au singulier. Pour remédier à cet inconvénient, la plupart des éditeurs écrivent, avec Brunck et Dobree, ἃ (laquelle) et ἐφημένα. Meincke est le seul qui ait hésité; il se contente de citer ces conjectures en note, sans les admettre dans le texte. Le poète décrit une foule de petites bêtes malfaisantes, les unes rampant par terre, d'autres assises sur les branches des arbres. Il me semble qu'en lui faisant dire γένηαν . . . ἃ . . . ἀποβόσκειται, on ne peint assez ni la multitude, ni la diversité de ces animaux. Je reviens donc à la leçon traditionnelle, qui reçoit aujourd'hui une nouvelle confirmation, et je propose, pour la rendre acceptable, une correction très légère, qui n'implique aucun changement matériel et ne porte que sur la division des mots :

Κτείνων παμφύλων γένναν  
 Θηρῶν, οἱ πάντ' ἐν γαία  
 Ἐκ κάλυκος αὐξανόμενον γέννυσι πολυφάγοις (παμφάγοις Dobree)  
 Δένδρεσι τ' ἐφιζόμεν' ἃ καρπὸν ἀποβόσκειται.

Dans le premier membre de phrase, il faut sous-entendre le pluriel ἀποβόσκοιται, qui se tire facilement de ἀποβόσκειται, singulier amené, dans le second membre de phrase, par le pluriel neutre ἃ.

Quant aux autres passages suspectés par les critiques, notre manuscrit porte comme les autres au vers 1119 : ἀλλ' ὡς ἀπὸ τοῦ τείχους, non ἀλλ' οὐκ ἀπὸ τοῦ τείχους, conjecture séduisante de Dobree. Au vers 1070, on lit ΕΜΑ̅C Π·ΕΡΥ·Ο· (ἐμᾶς πῆρυγος); mais on ne peut dire si ces génitifs étaient pré-

cédés de *ὑπό* ou (comme veut Kock) de *ἀπό*; il ne reste que la lettre *π*. Aucun des autres mots sur lesquels portent les doutes des critiques ne s'est conservé.

Ajoutons quelques menus détails. Au vers 1066, le parchemin est, on l'a vu, plus correct que le *Ravennas* et le *Venetus*, qui donnent la particule *δέ* au lieu de *τε*. Au vers 1118, il a, comme *R*, *ορνιθε[ς]* pour *ὄρνιθες*. Aux vers 1107 et 1110, il s'accorde avec ce manuscrit pour l'orthographe des mots *βαλλάντιον* et *ἀετόν*. Il porte *ἐς τὰς ῥῆνας* (v. 1081) et *εἰς τ[ὰς χε]ῖρας* (v. 1112); *ΚΔΑΚΕΤΑ* pour *καὶ δάκετα* (v. 1069) est une simple négligence. Au vers 1120, on lit *πευσσόμεσθα* au lieu de la forme ordinaire *πευσόμεθα*, que le mètre exige; cependant *ου* est surmonté de *ο*. D'autres fautes tiennent à la prononciation. Le copiste écrit *[ἐπι]λίψουσι* pour *ἐπιλείψουσι* (v. 1106) et *Λ[α]υριωτικα[ί]*, qui est la leçon de tous les manuscrits, pour *Λαυρειωτικαί*, que les derniers éditeurs y ont avec raison substitué. Enfin il avait écrit *Πεισθετερος* (v. 1123); mais on voit dans l'interligne *Α* d'une encre plus noire au-dessus de l'épsilon de l'antépénultième, qui a été barré.

Disons enfin quelques mots des notes qui se trouvent sur la marge extérieure des deux pages. Elles sont d'une écriture menue et tellement effacée qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de les déchiffrer en entier. J'ai réussi, non sans peine et en profitant d'un jour particulièrement favorable, à en lire quelques lignes. Une scholie relative au vers 1113 mérite d'être signalée. Les oiseaux demandent aux juges de leur accorder le prix du concours et leur promettent en revanche toutes sortes d'avantages. « Quand vous dînez en ville, disent-ils entre autres, nous vous prêterons des jabots. » Au sujet du mot grec qui veut dire jabot, *πρηγορεών*, les scholies anciennement connues font remarquer qu'il est syno-

nyime de *πρόλογος*. Mais dans les meilleurs manuscrits d'Aristophane ainsi que de Suidas, qui reproduit cette scholie, on lit *προλόγους* pour *προλόβους*. Les éditeurs regardent la leçon *προλόγους* comme une faute et l'excluent du texte. Elle a, en effet, de quoi étonner au premier abord. Voici cependant que notre vieux parchemin offre la même leçon. Si elle était vicieuse, on aurait là un curieux exemple de la ténacité des erreurs propagées de siècle en siècle; mais il faut se rendre à tant de témoignages<sup>1</sup> et admettre un sens nouveau du mot *πρόλογος*. En relisant avec attention la scholie, on se convaincra facilement que le grammairien qui la rédigea entendait bien écrire *προλόγους*. Voici comment les éditeurs la donnent : *Πρηγορεῶνας · Δίδυμος τοὺς βρόγχους τῶν ὀρνέων, κυρίως τοὺς λεγομένους προλόβους, ὅτι συλλέγεται ἐν αὐτοῖς τὰ σιτία. Λέγεται δὲ καὶ ἐπὶ ἀνθρώπων πρηγορεῶν πάλιν ὁ βρόγχος· ἐκάτερον δὲ ἀπὸ τοῦ προαθροίζειν ἐκεῖ τὴν τροφήν.* Les mots *ὅτι συλλέγεται ἐν αὐτοῖς τὰ σιτία* sont une explication étymologique de *προλόγους*, non de *προλόβους*. Küster s'en était aperçu, mais on ne l'a pas écouté : Bernhardt lui reproche de n'avoir pas compris que les mots en question se rapportent à *πρηγορεῶνας*. C'est que la scholie est mal ponctuée et mal interprétée. Il faut placer la virgule après *κυρίως*. Didyme dit que *πρηγορεῶν* désigne ici un jabot d'oiseau, conformément au sens propre de ce mot, et ne doit pas s'entendre de la gorge de l'homme, autre acception signalée plus bas dans la même scholie, sans doute en vue du vers 373 des *Chevaliers*. Le membre de phrase *λέγεται δὲ... ὁ βρόγχος* forme une parenthèse, et *ἐκάτερον δὲ* ne s'applique pas aux deux sens de *πρηγορεῶν*, mais aux deux noms que l'on donnait au jabot

<sup>1</sup> *Πρόλογος* est aussi dans le Lexique d'Hesychius et dans les manuscrits de Pollux, *Onom.*, II, § 207.

d'oiseau, *πρόλογος*, tiré de *πρό* et de *λέγω*, et *πρηγορεών*, tiré de *πρό* et de *αγείρω*. Il faut donc admettre que l'on écrivait et disait anciennement *πρόλογος* à côté de *πρόλοβος*, à tort ou à raison, n'importe : je constate l'usage sans le juger. Une troisième forme, *πρόβολος*, qui se trouve dans quelques lexiques anciens, n'est évidemment qu'une faute de copiste. Voici la note marginale de notre parchemin : ΠΡΟΛΟΓΟΣ | Η ΤΩΝ ΟΡΝΙΘΩ | ΦΑΡΥΞ. Cette rédaction diffère de celle que la même observation a reçue dans les scholies anciennement connues; mais elle peut être rapprochée des derniers mots de l'article de Suidas sur *πρηγορεῶνας*. Après avoir reproduit ce qui se lit dans le *Ravennas*, le lexicographe ajoute : ἢ τοὺς φάρυγας τῶν ὀρνέων.

Les feuillets de Médinet-el-Farès qui contiennent des morceaux de l'*Hippolyte* prouvent, suivant M. Kirchhoff, que le texte de cette tragédie, et probablement aussi des autres tragédies d'Euripide, n'a pas notablement varié depuis le vi<sup>e</sup> jusqu'au xii<sup>e</sup> siècle. Quant au texte d'Aristophane, notre parchemin autorise des conclusions analogues, mais moins absolues. On y voit que certaines fautes sont très anciennes, et, en effet, on sait depuis longtemps, grâce aux scholies, qu'à l'âge classique même de l'érudition alexandrine les manuscrits d'Aristophane offraient assez de fautes. Mais, d'un autre côté, nous voyons ou nous croyons entrevoir que d'autres fautes remontent moins haut, ou n'étaient pas communes à tous les exemplaires. Cela est moins décourageant pour la critique : en effet, moins un mal est ancien et invétéré, plus on peut espérer d'y porter remède.